

N° 22

Piano aqueux

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de OUEST-AVEN
«Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.... »

En pliant le journal, la photo, floue, en paysage, bascule en portrait fou : j'ai roté -le sarrasin ? La ventrèche ? Ou tout le far noir ?- j'ai pensé, là, que l'instrument ressemblait à une panse échouée sur l'herbe. Non. Plutôt au placenta d'un mammifère. Plus ou moins né, encore caché, avec des pattes maigrichonnes. Une tendre émotion m'étreignit l'intérieur de la poitrine, comme au premier saut, quand le soleil se lève, se couche, se lève. Ou comme lorsqu'on assiste, en vrai, à une naissance. Puis ça s'évanouit.

Le calendrier, cloué sur la porte, indiquait, pour ce mardi, « *annonciation* », ça tombait bien. La veille, lundi 24 mars, on fêtait une Catherine, une sans doute différente du 25 novembre : est-ce qu'au printemps ce piano pouvait germer, fleurir, comme l'imposent les conséquences du dicton ... « *à la sainte Catherine, tout prend racines* »? Un dicton ? Qui donc en place à toute occasion ? Un flux de sable gris efface, dans mon esprit, la question, le visage de la réponse et les liens invisibles avec le présent : un estran triste s'impose, comme la mire de la télévision, jadis, à la fin des émissions.

L'évocation du film de Jane Campion vacilla quelques nanosecondes derrière mes paupières, juste pour me rappeler qu'un objet, doté d'une queue et de quatre pattes, quel que soit le lieu où il s'échouait, avait pour vocation de se mouvoir, pour sonoriser l'âme humaine.

Je voulus donc savoir si l'instrument avait été déplacé. Je me ravisai -de nuit, je risquais de m'égarer sous un ciel nuageux, sans étoiles ni lucioles-, puis je me saisis quand même de la vieille lampe en cuivre de grand-père et, via le portemanteau, le ciré et les bottes, me retrouvai sur la lande, pour trois heures de marche, jusqu'à la falaise. Loin de toute tendresse féminine.

« *Marque Steinway* » était une formulation qui résonnait étrangement, car je l'avais traduite, spontanément, par « *Marque le chemin de pierre* ». Pour m'extraire de cet amalgame entêtant de mots, de sens et de symboles, je vérifiai que je ne connaissais aucun Marc, aucun Mark. Non, aucun, dans tous les cas. Et l'écho du k, sur la lande, me fit frissonner, comme si l'Ankou s'en était emparé. Ce sont les lambeaux d'ombre déchirée par la lampe tempête qui

créaient, sans aucun doute, toute cette fantasmagorie. Oppressante. Ou les exhalaisons de la flore ruisselante, essorée par le vent régnant sur cette pointe extrême du continent ?

Je m'accrochai aux termes de l'information : pourquoi préciser que Plogoff était en Finistère ? Il n'y a qu'un Cap Sizun, qu'une Baie des Trépassés, qu'un roi Gradlon, qu'une ville engloutie. Digressant, je conjecturai que la conclusion de la légende évoquait le projet fou de la centrale nucléaire, projet porté par le cheval du progrès puis abandonné aux flots de la colère populaire. Je ne sus retrouver si j'avais moi-même une opinion sur le sujet tant m'obnubiler la mention « *Plogoff dans le Finistère* ». Je me dis, avec humeur, que Plogoff était connu au-delà des horizons océaniques, nul besoin, donc, dans un journal local, de préciser...

Je songai soudain que je n'étais pas abonné à Ouest-Aven. Qui avait glissé cet exemplaire dans la fente de la boîte aux lettres ? Et pourquoi ? Publicité ? Comme si les questions et la marche m'essoufflaient, ce dernier mot muta puis se fractionna... publique cité ? J'hésitai : étais-je citoyen, élu, urbain, civique, fonctionnaire ? Ça me paraissait d'un coup peu probable, comme si la nuit, la lande et la quête me liaient à une ruralité primitive, sauvage, autarcique, à des passions enfouies, à des légendes de jusant, de varech, de batailles épiques. Ys émergea, syllabe et soupir, après un regard porté sur l'eau. Eau... Ys... Un effort ? Je ne peinais pas à progresser, pas à pas, dans la nuit, dans le tourbillon de mes pensées confuses. Ys était elle une cité publique ou le domaine privé d'un roi indécis, entre paganisme et christianisme ? Cette question avait surgi du souvenir d'entre les lignes du journal, sans lien rationnel avec mon cheminement physique, comme si mon esprit, dissocié, avait suivi une sente conduisant aux mondes parallèles, dont les mégalithes gardaient les entrées secrètes.

Les trois kilomètres me parurent trois cents mètres, tant je fus surpris d'être déjà en vue de la bande plastique rouge et blanche délimitant un périmètre de sécurité, hexagonal, autour de l'instrument. En fait, la rubalise était rouge et or, car les lampes à iode, au sommet des mâts, utilisés comme piquets pour la clôture provisoire, déversaient une chaude lumière dans les embruns nocturnes de la marée montante. Je ne vis pas vers quelles bornes d'alimentation couraient les câbles électriques et me surpris à imaginer qu'ils plongeaient dans le granit, jusqu'à l'enfer ou jusqu'au feu sacré d'une réunion druidique souterraine.

Oui, résolument, j'étais maintenant un promeneur saisi par le mystère, comme dans le journal.

Suis-je autre chose que ça, d'ailleurs ? J'observe la taille de mes bottes boueuses, remonte jusqu'au jean élimé bouchonnant sur mes genoux, puis sur la toile imperméabilisée cachant mes cuisses, mon bassin et mon torse. Si je vois tous ces détails, c'est que je n'ai, malgré le souffle court, ni bedaine ni presbytie. Un doute, vite dissous : n'ai-je pas d'uniforme ajusté, habituellement, un habit de lumière qui plaît aux femmes ?

J'enjambe le ruban de signalisation perlée d'une rosée salée, mes mains frôlent le couvercle du clavier : je me trouve interdit, soudain, de... Me trouve...Ou me perd. Car, sans le moindre doute, rien ne se précise sur le temps et l'espace qui m'ont contenu, moi, avant cette quête inaboutie des touches noires et blanches, consécutivement à des lettres noires et blanches, dans un journal orné du gwenn ha du, plaqué, en haut à droite de la première page, comme un drapeau d'alarme ou comme le code-barres d'un prix à payer à l'Histoire

Le tremblement qui me saisit me laisse craindre presque le pire : je suis atteint de démence sénile ? Cependant, mes mains nues démontrent qu'elles prolongent un corps presque intact : ni rides, ni tâches, juste des doigts longs mais noueux, un peu de corne, des ongles ni propres ni sales, qu'il faudra rogner. Dans quelques jours ?

Je ricane sans desserrer les lèvres : *« bravo, je ne trouve plus mon identité ! Suis-je seulement terrien ? Européen ? Français ? Breton ? Plogoffiste ? Ce message, cet entrefilet, ce journal ne veulent-ils cibler que les trentenaires célibataires ? Que je suis ? Que je fus ? Que je fuis ? Faut-il un grigri autour du cou pour chasser les mauvais esprits attirés comme des insectes par ces spots ? Spectacle inouï... ou Inuit... un morceau de banquise au milieu des ajoncs ? Le premier stand d'une future kermesse ? Un morceau d'une future sculpture kitsch ? Un pari fou lancé sur l'un des wikis à la mode ? Calme, calme, retrouve ta zénitude... »*

L'anarchie des points d'interrogation me surprend brièvement, balayée qu'elle est par des certitudes multiples, disjointes, qui se veulent rassurantes : oui, l'instrument est blanc comme un œuf, ou comme neige ou glace. Oui, j'ai caché des médailles au grenier. Oui, j'ai jeté ma carte d'électeur avant le deuxième tour des municipales, le Maître des lieux étant inamovible, oui, la fête de la musique, dans trois mois, pourra grouper binious et bombardes sur le chemin des lutins ou tout autre sente bucolique, oui, tout ce folklore, exhumé par des jeunes si vite vieilliss, conservé par des contestataires devenus notables, commercialisé par des amateurs convertis en professionnels du tourisme, oui, toute cette mise en scène, pour prétendre que ce vieux récif hercynien est dompté par l'autochtone, oui, tout ça sous-tend mon hésitation à

découvrir le clavier, frapper les touches, participer au concert des éléments nocturnes. Des noms propres ou sales brouillent l'horizon de mes paupières quand elles se rencontrent.

Décidément, je ne suis aucun des fantômes traversant cette nuit, le Hir, le Moal, le Bihan, le Dall, le Bolzec : non, moi, je ne me considère ni grand, ni chauve, ni nain, ni aveugle, ni bossu. Mais un peu de tout ça, peut-être ? J'éprouve comme un vertige. Rien au niveau de l'équilibre, rien de signifiant au niveau de l'oreille interne : juste un tourbillon mental, avec des mots, une dizaine -amalgame, bravo, cibler, grigri, inuit, kitsch, kermesse, sérendipité, wiki, zénitude-, des mots qui s'éclipsent les uns les autres et une date, dans un an, presque celle de la page du journal, du piano, du...20 mars 2015, visible, au-dessus de...

« *La lune ! Cette lune, elle va mordre le soleil, n'en prendre qu'une bouchée...* » Je murmure ces mots ? « *Vous sonnâtes au clair de lune ?* » Je joue avec ces sens ? Et perd ?

Oui, le puzzle se reconstitue : je prends la lampe en cuivre sur mon piano, glisse sur la marche humide du seuil, lâche le contenu de la boîte aux lettres, qui encombre mes bras - papiers publicitaires, bulletin paroissial, lettre trimestrielle de maigre pension, revues diverses-, tombe, observe le ralenti des feuilles du journal qui s'éparpillent. Juste à la bonne distance, mes yeux fixent quelques gros titres : « *pour 2015, les dix mots de la francophonie sont...* », « *en mars 2015, l'éclipse sera visible, s'il ne pleut pas, depuis toute la façade ouest de la France...* ». Mes yeux fixent... Regard fixe... Ma nuque est en granit.

Donc, là, le corps, dans l'escalier, c'est le mien. Et la silhouette du cheminement nocturne, c'est moi aussi. Et l'ensemble des ressentis, des perceptions, c'est le contenu d'un cerveau qui disjoncte ? Du mien. Aucun tunnel, aucune musique, le piano reste silencieux. Une à une, les lampes à iode s'éteignent. Il reste trois halos, trois ronds, dont la lumière rase la surface du piano. De loin, on dirait qu'ils dessinent ...80...

Quatre-vingt ? Mon âge ? Qui... qui perd son âge ? Le piano devient fluorescent, pulsatile, il s'affaisse sur ses pieds et pédales. Comme une baudruche ? Une cornemuse ? Un piano aqueux ?

J'étais musicien ? Biffin ? Marin ? Fusiller marin ? Parachuté humain ? Aérien ? Concubin ? Et demain ? Tout s'éteint.

Tiens ? Qu'est-ce donc ? Un objet s'est glissé entre mes doigts. Donc, j'ai encore mes mains. Oui, je sens même mes ongles serrés sur ce tuyau souple, puisqu'il semble que tuyau il y a. Ou une corde ? De piano ? Non, elle est épaisse et noueuse. Deux extrémités à trouver.

Tâtonnements. Lenteur. Tout paraît intangible. Ah ! Une terminaison lointaine, inaccessible sans doute, au fond d'un écheveau inextricable.

L'autre, tout contre moi, glissée entre deux boutonniers de mon ciré humide, sur la ceinture tiède de mon pantalon. Mais... c'est ma peau... Mais... Je n'ai plus de... Mais... Je suis nu ! Et la corde ! Oh ! Mon Dieu, le cordon... mon nombril ! ...

Terreur. Je lâche cette chose, je refuse d'y croire, je refuse tout net d'y toucher, de me convaincre, d'admettre que...

Je détends bras et jambes dans un tressaillement que je voudrais salubre, pour me réveiller...

Oh oui ! Enfin me réveiller ! Stupeur. J'ai heurté la paroi d'un sac opalescent, mou, qui m'entoure, très proche, la limite de mon enfer. Ma prison est vivante et m'étreint.

Pourquoi ? De quoi suis-je puni ? Puni ? Donc, je ne suis pas mort, pas encore, ni en corps ni en âme. Espoir. Insensé. Prisonnier, je vais, je dois trouver une issue. Tout est confus. Entre mes oreilles, une tempête silencieuse continue à dilacérer ma mémoire. Breton doux... d'où ? Fils de qui ? Père de... ? Je ne sais plus. Mon crâne est lourd, j'ai soudain la certitude de tomber. Réflexe de vieux parachutiste, je serre les bras sur la poitrine... Je tombe.

Comme au-dessus de l'Indochine, sur le velours vert, sous ma fleur de soie, lotus de guerre dans le ciel rouge. Comme au-dessus des Aurès, sous la coupole brillante, mosquée céleste bardée de grenades offensives et défensives. Je m'enlise, tête en avant, plongeur sans fond. Défilent, derrière mes paupières (closes ? brûlées ?), médailles, plumes de casoar, galons déchirés comme les pétales d'or d'une marguerite plantée au bout d'un fusil, d'un fusil rouillé dans la forêt de Fouesnant ou de Coëtquidan.

Réveille-toi, par pitié, réveille-moi ! Je suis puni ! Des regrets, des remords. Visage éclaté d'une gamine inconnue, sous le palmier. L'incendie du village. La barricade qu'il fallait dynamiter, le tourbillon de sang, de métal et de cris sur la mine qui explose, tout s'accélère, se mêle, sur une partition pourpre où les noms des victimes et les ordres sont écrits de ma main, croches, noires. De ma main !

Le canon tonne en moi, régulier, comme les graves d'un clavier, c'est soudain mon cœur, mon cœur qui bat encore, vite, plus vite. Autour de moi, le sac de chair se resserre, m'écrase. Ma tête se vide, les mots se diluent : je ne sais plus rien. J'ai peur, j'ai mal, j'ai peur, je n'ai plus rien, je n'ai plus... je n'ai... Je nais. Maman !

L'article précisait, en outre : « *Mystère d'autant plus troublant que la touriste indochinoise qui, la première, a vu l'instrument, a trouvé, sous le piano, un bébé, abandonné... »*